

CHAPITRE II

SAINTE-BEUVE À LAUSANNE : RELATIONS AVEC JUSTE OLIVIER

Perle BUGNION-SECRETAN

Dans la première édition du premier volume de son *Port-Royal*¹, Sainte-Beuve a fait figurer sur une pleine page une dédicace qui en rappelle la genèse : *A mes auditeurs de Lausanne. Pensé et formé sous leurs yeux, ce livre leur appartient.* Et dans la préface, il ajoute :

Le livre qui est sorti de ces leçons porte en plus d'un endroit la marque de son origine locale, et j'avoue que je n'ai pas cherché en ce sens à y effacer.

D'un autre côté, le passage de Sainte-Beuve a été pour Lausanne un véritable événement, aux conséquences culturelles et politiques profondes. Non que Sainte-Beuve ait été le premier étranger à enseigner dans notre Académie, mais peut-être son cours a-t-il été le premier à avoir un réel impact sur la population.

Cela justifie que le colloque de 1992 de la Société des Amis de Port-Royal soit organisé à Lausanne, avec l'active participation de l'Université de Lausanne, ainsi que de la Bibliothèque Cantonale et Universitaire. Celle-ci a organisé dans ses locaux une exposition de 120 numéros pour tenter de reconstituer « *l'ambiance vaudoise* »² qu'avait connue Sainte-Beuve³.

¹ Renduel, Paris, 1840, verso du faux-titre, et note au bas de la page 88 du tome I de l'édition de la Pléaïde, présentée par Maxime Leroy, Paris, 1953, 1962, 1964.

² Jean POMMIER, *Port-Royal, cours de Lausanne, 1837-1838*, Paris, Droz, 1937, p. 2.

³ *Sainte-Beuve, Port-Royal et Lausanne*, Catalogue de l'exposition à la Bibliothèque Cantonale et Universitaire, Lausanne, 1992, éd. BCU, Lausanne 1992.

Juste Olivier
Venue de Sainte-Beuve à Lausanne

L'histoire commence quelques années plus tôt, lorsqu'un jeune garçon de quatorze ans, Juste Olivier, quitte son village d'Eysins, où sa famille, modeste mais cultivée, est bien implantée. Il gagne à pied Lausanne, pour y poursuivre sa scolarité et des études qu'on pense devoir être de théologie. Au bout de deux ans déjà, il subvient à son entretien à coup de répétitions à de jeunes cancre. Parmi ceux-ci, le petit-fils d'une dame Murat, fille d'une Mme Clavel-de Brenles qui dans sa jeunesse avait fait du théâtre à Lausanne avec Voltaire. Il disait d'elle, en même temps que d'Isabelle de Charrière : « Ces dames parlent comme on parle à Versailles. » Nul doute que Mme Murat, qui s'est prise de sympathie pour le jeune Olivier, ne l'ait aidé à se débarrasser de son accent de campagnard vaudois.

Il fait des vers, récolte un prix de l'Académie pour un poème sur le thème de la libération de la Grèce, abandonne la théologie pour les belles-lettres, et utilise le *Tableau de la Poésie Française au XVIII^e siècle*, récemment publié par Sainte-Beuve, pour préparer une candidature à l'Académie de Neuchâtel. Il y est en effet nommé professeur d'histoire et de littérature française. On l'envoie pour quelques mois à Paris, afin de s'y mettre au courant des tendances des écrivains contemporains.

C'est ainsi qu'il débarque à Paris en avril 1830. Ce jeune étranger de 22 ans est muni de recommandations de sa vieille amie Mme Murat pour le cercle très vivant des protestants de Paris. Tout de suite, il se met à tenir un journal⁴ à l'intention de sa fiancée Caroline Ruchet, restée au pays. Elle fait des vers, elle aussi, et s'intéresse à la chose littéraire.

Olivier passe la plupart de ses soirées au théâtre – il assiste à la première d'*Hernani* -, lit les journaux, suit les cours de Villemain à la Sorbonne. Et surtout il fait des visites à tout ce qui tient une plume à Paris, jusqu'à Alfred de Vigny, Alfred de Musset, Victor Hugo.

Il cherche d'emblée à voir Sainte-Beuve. Il voudrait le remercier de l'aide que lui a apportée le *Tableau de la Poésie française*. Il voudrait soumettre au critique, déjà réputé, le petit volume de vers qu'il vient de publier avec Caroline sous le titre *A deux Voix*. Mais Sainte-Beuve est à Honfleur, chez son ami d'origine suisse Ulrich Guttinguer, et ce

⁴ Juste OLIVIER, *Paris en 1830, Journal*, éd. Delattre et Denkinger, Mercure de France, Paris, 1951.

n'est que le 9 juin qu'Olivier peut le rencontrer. Il vaut la peine de lire la page de son journal à cette date :

Je suis parti pour la rue Notre-Dame-des-Champs... J'arrive au numéro 19. Je demande M. Sainte-Beuve. Une vieille dame que l'on m'indique apparaît à une fenêtre et, après quelques difficultés, peu prononcées, il est vrai, elle crie : « Sainte-Beuve, es-tu là ? » Je vois une figure derrière une petite fenêtre. On m'indique l'escalier. Je heurte. Un jeune homme [il a vingt-cinq ans] m'ouvre, c'était M. Sainte-Beuve... Je fais vite ma petite histoire. « Je suis étranger, etc. » – « Mais vous êtes français ? » – « Non, Monsieur, je suis suisse ; ce qui est difficile à dire, ajoutais-je » – « C'est que vous n'avez pas l'accent étranger »... Nous disons quelques mots de la Suisse, des questions littéraires qui y sont parvenues, etc., des Genevois. M. Sainte-Beuve en a connu plusieurs... La conversation allait son train sur la poésie. Je parlais toujours de ma Suisse. « Vous êtes poète aussi ? » – « Je fais quelques vers, etc. » Et je me mets à lui exprimer quelques-unes de mes idées, mais vaguement et trop rapidement pour avoir été bien compris. « Je ne suis qu'un Suisse. Je fais des vers suisses. » – « Oh ! mais ce sont des vers français, votre langue est le français. » – « Ah ! sans doute », et je lui ai expliqué mon idée de rester suisse dans mes poésies. « Oh ! c'est bien de conserver votre originalité, etc. » Je sentais qu'il était temps de partir. Je me suis levé en demandant la permission de revenir, maintenant que j'avais surmonté ma timidité.

On voit tout de suite l'embarras, si fréquent, du vaudois face aux français, avec leur facilité d'élocution et d'expression. Et on voit le désir du vaudois de défendre son identité, son droit à la différence. Juste Olivier n'a jamais eu d'autre ambition que d'être l'historien – ce qu'il a été – et le chantre de son pays vaudois, non par chauvinisme, mais parce qu'il sentait que c'était là la source de son inspiration. Les relations entre Juste Olivier et Sainte-Beuve sont un exemple de l'enrichissement mutuel, mais aussi des difficultés qui résultent de rencontres interculturelles, même s'il s'agit de deux cultures infiniment proches, avec leur langue commune, mais dont l'une craint d'être absorbée par l'autre.

Il y a eu plusieurs rencontres entre Olivier et Sainte-Beuve, mais relativement brèves, au regret d'Olivier. Comme Sainte-Beuve a exprimé le souhait de visiter la Suisse, Olivier l'invite à séjourner chez lui. Au lendemain de la révolution de juillet, Olivier rentre au pays, s'y marie, prend son enseignement à Neuchâtel. Il n'y reste que trois ans, puis est nommé à Lausanne. En 1834, il lit *Volupté* avec admiration et saisit bien tout ce qu'il y a d'autobiographique dans ce roman.

En juillet 1837, Sainte-Beuve se rend à Genève sous prétexte de l'édition de l'oeuvre de Fontanes, mais surtout pour voir s'il ne

pourrait y obtenir une chaire. C'est un homme blessé. Il a été déçu par l'attitude de Lamennais, dont il avait fait un peu son guide spirituel. Et il voit qu'il doit quitter Paris s'il veut se libérer de son amour sans espoir pour Adèle Hugo. Mais Genève n'a aucune situation à lui offrir.

Se souvenant de l'invitation d'Olivier, il lui écrit pour fixer un rendez-vous. Olivier est à Aigle, dans la vallée du Rhône en amont du Léman. Il y passe l'été dans la famille de sa femme, et il invite Sainte-Beuve à l'y rejoindre. C'est alors, au cours de l'une de leurs excursions en montagne, que naît entre Olivier et Sainte-Beuve l'idée que celui-ci vienne pour une année donner à l'Académie de Lausanne un cours sur Port-Royal. C'est un sujet auquel il s'est déjà intéressé, sur le conseil de Lamennais, et pour lequel il a déjà groupé une abondante documentation. Un sujet aussi qui pourrait répondre aux préoccupations religieuses des Lausannois.

L'idée plaît à Sainte-Beuve, qui a apprécié la simplicité et la chaleur du foyer d'Olivier. L'idée est bien accueillie aussi par l'Académie. Il y a certes quelques problèmes administratifs et budgétaires à discuter avec le Conseil de l'Instruction publique du canton de Vaud, dont dépend l'Académie, mais le frère de Caroline est dans la politique, et les questions sont bientôt réglées à satisfaction.

Rentré à Paris, Sainte-Beuve hésite quelque peu à partir. Peut-être que ce qui le décide finalement, c'est d'apprendre que Victor Cousin se promène du côté de Lausanne. Il y débarque à fin octobre, accompagné d'une énorme caisse de livres.

Vie lausannoise

Sainte-Beuve loue deux chambres, l'une pour travailler, l'autre pour dormir, dans un petit hôtel, l'hôtel d'Angleterre, sur la colline Saint-Pierre. C'est tout près de l'appartement des Olivier, où une chambre lui est réservée pour lire, se reposer ou recevoir des amis. Il prend le repas du soir en famille avec les Olivier. A part cela, il travaille à l'hôtel jusqu'à l'heure d'aller à son cours, à trois heures de l'après-midi, trois fois par semaine. Ses leçons durent 5 quarts d'heure.

L'Académie est sur la colline de la Cité, près de la cathédrale. Pour s'y rendre, Sainte-Beuve doit descendre de l'un des côtés du profond ravin du Flon et remonter de l'autre. Les lithographies de Lausanne à l'époque montrent les escaliers que pouvait utiliser Sainte-Beuve, et

dont certains existent encore. Mais aujourd'hui, grâce à un pont, il irait en quelques minutes d'une colline à l'autre. Toutefois, si le trajet était essoufflant, Sainte-Beuve ne semble pas s'en être plaint, il était bon marcheur et a fait pour se délasser de nombreuses promenades dans les environs de Lausanne. Il leur a consacré quelques vers.

Pendant sept mois, donc, il va passer presque toutes ses fins de journées chez les Olivier. Juste, rappelons-le, a trente ans, Sainte-Beuve trente-trois. Le foyer des Olivier est accueillant, et la présence chez eux du célèbre conférencier parisien augmente encore le nombre des visiteurs : amis du couple Olivier, auditeurs du cours venus discuter les dernières leçons, étudiants passionnés de poésie. Et quand sa santé le permet, Alexandre Vinet, rentré à Lausanne après vingt ans d'enseignement de la littérature française à Bâle ; il admire en Sainte-Beuve le critique, mais celui-ci le lui rend bien, il connaît les articles que Vinet envoie sur des questions littéraires au *Semeur*, le journal protestant de Paris. Vinet, lui, est âgé d'une quarantaine d'années, c'est la personnalité dominante du groupe. Le plus jeune, Charles Secrétan, n'a que vingt-deux ans, mais il est déjà à la veille d'être nommé professeur de philosophie.

Les visiteurs du foyer Olivier appartiennent à une société relativement restreinte et homogène, bourgeoise, cultivée, protestante, mais pour la plupart d'un protestantisme exigeant, sur lequel a soufflé un « Réveil » d'origine anglo-saxonne et de tendance piétiste ; il tend à éloigner ses adeptes de l'Eglise officielle. C'est le cas de Vinet, qui s'est depuis longtemps fait connaître comme le défenseur de la liberté des cultes et de la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Ce qui caractérise cette petite société vaudoise telle que Sainte-Beuve va la fréquenter, c'est une certaine forme de libéralisme. Il allie, au point de vue religieux, l'aspiration à la liberté de conscience avec un enracinement dans la foi et la morale chrétienne. Il allie, au point de vue politique, la résistance à un empiètement de l'Etat sur les libertés individuelles avec un sentiment de responsabilité vis-à-vis de la communauté

On parle beaucoup de poésie, mais aussi de questions politiques pendant les soirées chez les Olivier, et aussi de questions religieuses. Non pas tant Vinet, bien qu'il soit professeur de théologie, mais surtout Caroline, que Sainte-Beuve, qui l'aime beaucoup, appelle sa « belle prêcheuse », car elle voudrait sauver son âme. C'est à Vinet, dont il parle comme d'un exemple de « foi vivante », qu'il se confesera un jour. Comme l'écrivit Charles Secrétan, Vinet était moins un

théologien qu'une « force religieuse ». Il impressionnera Sainte-Beuve, mais cela ira-t-il plus loin ?

Il n'est pas indifférent que *Port-Royal* ait été « pensé », comme le dit l'auteur, devant un auditoire de Lausanne, plutôt que dans une autre université romande, Genève, Neuchâtel ou Fribourg. Rappelons, pour ceux qui ne connaissent guère les particularités de la Suisse, que les 26 cantons et demi-cantons sont, entre autres choses, souverains pour tout ce qui concerne la vie culturelle : langue, religion, instruction publique, relations avec les Eglises, etc. Cette diversité, qui est une richesse, vient de ce que chaque canton a son histoire et ses traditions, antérieures au moment où il a choisi de rejoindre la Confédération Helvétique, et on les respecte.

Si Sainte-Beuve avait enseigné à Genève, il aurait subi d'autres influences, rencontré une autre « ambiance ». Comme le remarque Amiel, dont Sainte-Beuve aurait pu être le collègue à Genève, « la poésie tient une plus grande place dans la vie du vaudois, et sa vie elle-même est plus poétique, mais d'une poésie vague, douce, rêveuse, qui n'est pas celle de Genève. Si Genève a quelque chose de dorien, Vaud rappellerait davantage les mollesses de l'Ionie, avec le talent artistique en moins, car le vaudois sent plus qu'il n'exprime, songe plus qu'il ne pense, et pense plus qu'il n'écrit. Il fait habituellement espérer plus qu'il ne donne, et traîne souvent avec soi quelque larve incommode, qui lui enlève la liberté des ailes. »

L'analyse d'Amiel n'est pas sans pertinence quant aux relations entre Sainte-Beuve et Olivier.

Le cours et sa réception

Sainte-Beuve suit une discipline de travail monacale, depuis le matin jusqu'au moment où il se rend à l'Académie ou chez les Olivier. Sa fatigue, son état de santé ont souvent provoqué de l'inquiétude chez ses amis.

Les notes qui ont été conservées, celles de 27 leçons sur 81⁵, montrent la conscience avec laquelle il les prépare. Il écrit tout, il fait de nombreuses corrections, il indique les renvois aux abondantes lectures qu'il tire de la bibliothèque port-royaliste qu'il a apportée avec lui, ou des livres qu'il emprunte à la bibliothèque de l'Académie⁶.

⁵ POMMIER, *op. cit.*

⁶ Catalogue BCU, p. 12, nos. 27 à 35 de l'exposition.

Aucun effort de recherche ne lui coûte pour parfaire l'exposé du sujet qu'il va traiter le lendemain.

Le cours est gratuit, de par la volonté de Sainte-Beuve. Il est même, ô exception, ouvert aux dames. Au début, le public est un peu déconcerté de ne pas trouver l'orateur brillant auquel il s'attendait, puisque Sainte-Beuve est parisien, mais le cours sera suivi avec enthousiasme par quelque trois cents auditeurs et auditrices, celles-ci n'étant pas les moins intéressés⁷.

Sainte-Beuve a eu d'excellents contacts avec les étudiants, notamment avec ceux appartenant à la société de « Zofingue ». Ils ont accueilli Sainte-Beuve avec une sérénade, il a remercié avec une poésie et participé avec Juste Olivier à l'une des rencontres hebdomadaires des « zofingiens »⁸.

Lorsqu'ils en ont la possibilité, certains professeurs de l'Académie s'asseyent sur les bancs de l'auditoire. Parmi eux, Alexandre Vinet. On connaît par ses agendas les dates des leçons auxquelles il a assisté⁹. Et même si à ce moment Sainte-Beuve n'a pas encore attaqué le sujet de Pascal, Vinet écrit déjà le 7 décembre 1837 à un ami pasteur à Bâle :

Ce Port-Royal est admirable ; nous avons besoin de le connaître ; et le professeur en sent et en fait ressortir la vraie beauté avec une grande intelligence chrétienne. Si M. Sainte-Beuve n'est pas chrétien, il est une preuve éclatante de l'insuffisance de l'intelligence pour la conversion : car tout ce que l'intelligence peut savoir de la vérité, il le sait... Il se donne tout au plus pour un connaisseur ou pour un observateur attentif, qui voudrait bien être quelque chose de plus...¹⁰

Les amis que Sainte-Beuve rencontre chez les Olivier ou ses auditeurs appartiennent tous, de plus ou moins près, au parti qu'on appelle libéral. Schématiquement, et pour employer des termes actuels, on peut dire qu'il s'agit de la droite du canton de Vaud à ce moment, le parti dit radical formant la gauche. On est à un tournant, la situation politique est instable : la Suisse n'est encore qu'une confédération assez lâche d'Etats disposant d'une large souveraineté, et le canton de Vaud lui-même en est encore à faire l'apprentissage de sa récente autonomie.

⁷ *Id.*, p. 17 et 22, no. 44.

⁸ *Id.*, p. III.

⁹ *Id.*, p. 17, no. 43, p.35 sq., nos 74 à 80 et René BRAY, *Sainte-Beuve, à l'Académie de Lausanne, Chronique du Cours sur Port-Royal*, Paris, Droz et Lausanne, Rouge, 1937, publication de la faculté des Lettres, Université de Lausanne, p. 228 sq. et 288 sq.

¹⁰ BRAY, *op. cit.*, p. 173.

En raison même de son succès, le cours de Sainte-Beuve, qui fait souffler sur Lausanne un peu de cette aspiration à la liberté de conscience qu'a connue Port-Royal, va avoir des retombées politiques. A court terme, il tend à cristalliser les tensions entre les deux partis. Si les libéraux se retrouvent à l'Académie, le centre des radicaux est à la rue de Bourg, au café Morand. Leurs commentaires sont un jour si désobligeants que Juste et Caroline Olivier préparent une réponse satirique en vers, au début de 1838. Ils la font imprimer sous le titre *Épître à M. Sainte-Beuve, sur son cours de Port-Royal, par M. Delacaverne*. Mais Sainte-Beuve demande qu'elle ne soit pas distribuée, et la presque totalité des exemplaires sont détruits.¹¹ Il en a heureusement été conservé un à la Bibliothèque Cantonale et Universitaire de Lausanne.

Le 25 mai 1838, Sainte-Beuve donne sa dernière leçon. Très ému, il abrège les adieux. Ses auditeurs lui témoignent leur reconnaissance en lui offrant une montre « de Genève ». On connaît encore, grâce à une copie manuscrite de Caroline Olivier, le texte de la lettre, d'elle probablement, qui accompagnait le cadeau. On peut y relever cette phrase : « Vous avez étendu la sphère de nos vues protestantes ». ¹² Les « zofingiens » de leur côté chantent des couplets d'adieu. Sainte-Beuve est soulagé de voir arriver la fin de ce qui a été malgré tout pour lui un « exil », mais il gardera toujours une certaine nostalgie du canton de Vaud. Il y revient d'ailleurs en 1839 déjà, séjourne à Aigle chez Juste, au retour d'un voyage en Italie, puis quelques jours à Eysins, chez Urbain Olivier, le frère de Juste. Il se dira parfois « vaudois », il sera très sensible au fait d'être en 1840 nommé professeur honoraire de l'Académie, mais, bien qu'il en fasse volontiers le projet, il ne reviendra plus à Lausanne.

Au lendemain du cours

Repris dans le tourbillon des événements politico-littéraires de Paris, toujours frustré de n'être pas mis au premier rang des poètes romantiques, aiguillonné par son ambition et les soucis de sa carrière, Sainte-Beuve trouve parfois commode de déverser ses mauvaises humeurs dans une revue fondée à Lausanne par Secrétan et reprise par Olivier, *La Revue Suisse*. Il dit ce qu'il veut faire savoir très

¹¹ Catalogue BCU, p. 20 sq., no. 50, et BRAY, *op. cit.*, p. 181 sq.

¹² BRAY, *op. cit.*, p. 274.

librement dans ses lettres à Olivier, qui les publie comme une chronique parisienne anonyme.

Entre temps, en 1839, les habitués du café Morand fondent un journal satirique, le *Charivari Vaudois*. Dans l'un des premiers numéros, ils demandent :

Va-t-on renouveler la comédie de l'an passé, en faisant venir de loin et à grands frais des professeurs pour expliquer la cristallisation [sic] de la grâce, pour apprendre au beau sexe lausannois que le [sic] jeune Pascal, âgé de sept ans, remporta, en concours avec de vieux docteurs, la palme par sa description sur la fécondité de la vierge, et pour faire connaître les vertus de feu mère Angélique et ses nombreux amants ?¹³

La situation se tend dans le canton. En 1845, à propos de questions touchant à la liberté du culte et à l'autorité de l'Etat sur l'Eglise, il y a renversement de majorité dans les autorités du canton et adoption d'une nouvelle constitution. Révolution en douceur, mais par acquit de conscience plus d'une centaine de pasteurs quittent leurs fonctions, renoncent à leur traitement et fondent une Eglise séparée. Révolution de palais aussi à l'Académie : Vinet, Olivier, entre autres, se démettent de leurs chaires, Secrétan en est démis. Deux ans plus tard, à la suite d'agissements suscités à Lucerne par les jésuites, et qui risquent de briser l'alliance confédérale, la Suisse connaît une vraie guerre civile. Elle ne dure pas et ne fait qu'un minimum de mal. Elle s'achève avant de s'internationaliser, mais elle a ému l'Europe, et elle provoque la transformation de la Confédération en un Etat fédératif, mais toujours fédéraliste. Ainsi, dans un cadre modeste, les événements de 1845 et 1847 en Suisse préfigurent les troubles de 1848 en France et en Allemagne.

Il semble à Sainte-Beuve que sa « république idéale » a sombré dans un tremblement de terre : « J'avais là une tente dressée que l'orage a emportée »¹⁴. Et pourtant, comme le conclura Secrétan en se remémorant plus tard ces années agitées : « Le cours sur Port-Royal fut l'un des griefs qui amenèrent à courte échéance la chute du gouvernement qui l'avait fait donner »¹⁵.

Privé de sa chaire de théologie, Vinet en retrouve une à la faculté des lettres. Il y poursuivra son oeuvre de moraliste à travers l'étude des grands écrivains. Il meurt en 1847 déjà. Sainte-Beuve lui rend un vibrant hommage. A la fin de sa vie, il écrit encore à Mme Vinet :

¹³ *Id.*, p. 345.

¹⁴ *Id.*, p. 346.

¹⁵ Charles SECRÉTAN, « Sainte-Beuve et le christianisme », in *Essais de philosophie et de Morale*, p. 309, cité par BRAY, *op. cit.*, p. 345.

Le temps de Lausanne, cette vie que j'y ai vécue, ces idées que j'y ai cultivées en tous sens, ces amitiés que j'y avais nouées, tout cela fait partie de moi-même, et c'est peut-être la meilleure. Le nom de Vinet y préside¹⁶.

Charles Secrétan, au lendemain de sa destitution, crée un cours libre de philosophie, il consacre le meilleur de son temps à la rédaction de son oeuvre majeure *La Philosophie de la Liberté*, puis est nommé à Neuchâtel. Il reviendra plus tard à Lausanne, à la suite d'un nouveau renversement de la majorité politique dans le canton de Vaud.

Juste Olivier s'installe à Paris. Il loue une maison à la place Royale où, avec l'aide de Caroline, il ouvre une pension pour de jeunes étrangers ou des jeunes gens qui préparent les grandes écoles. Il leur sert souvent de répétiteur.

Il espère pénétrer dans le milieu des gens de lettres grâce à Sainte-Beuve. Mais il s'avère très vite qu'Olivier est trop vaudois, peut-être trop simple ou simpliste et de toute façon n'a pas la stature, pour se faire une place à Paris. Sainte-Beuve ne parvient pas à lui ouvrir les portes de la *Revue des Deux-Mondes*, et Olivier devra se contenter d'envoyer à la *Revue Suisse*, tant qu'elle vivra, jusqu'en 1860, des chroniques parisiennes ; elles n'auront jamais le mordant qu'avaient eu celles de Sainte-Beuve, même si celui-ci souffle encore parfois à Olivier ce qu'il veut faire savoir sur les coulisses de la vie politico-littéraire en France.

Il lui arrive d'inviter Olivier aux dîners Magny, mais Olivier se contente d'être un auditeur attentif. Il n'y parle guère. Il saisit bien le dilemme où se trouve tout écrivain vaudois ou romand : ou bien il s'assimile à Paris et a une chance de « réussir », ou bien il reste fidèle à son origine et n'a guère de chance d'être reconnu comme écrivain « français ». Olivier choisit de rester vaudois, et même choisit-il ? peut-il être autre chose que vaudois ?

Les liens se distendent entre Sainte-Beuve et les Olivier. Alors que dans un premier testament, en 1848, Sainte-Beuve écrit à Olivier qu'il l'a désigné comme son exécuteur testamentaire et chargé de l'édition du *Livre d'Amour*, ce n'est plus le cas dans un nouveau testament fait alors qu'Olivier est à Paris. Il ne voit plus guère les Olivier. Peut-être craint-il la « belle prêcheuse », qui n'a sans doute pas compris l'évolution des convictions de Sainte-Beuve, dont témoignent par exemple

¹⁶ Lettre du 6 février 1866, publiée pour la première fois dans la *Gazette de Lausanne* du 23 juin 1951.

les notes des diverses rééditions du *Port-Royal*. Le couple Olivier, qui connaît des difficultés financières, tend à se replier sur lui-même et fréquente principalement le milieu protestant. Quand éclate la guerre de 1870, les Olivier sont pour l'été dans leur chalet de Gryon ; ils y resteront et ne retourneront plus Paris.

Conclusions

Malgré les habitués du café Morand, l'Académie a accueilli, l'année qui a suivi le cours de Sainte-Beuve et les années suivantes, des étrangers, parfois exilés, qui l'ont enrichie et lui ont facilité le passage au stade d'université, comme Mickiewicz, Melegari ou Valeras, pour ne citer qu'eux.

La Bibliothèque Cantonale et Universitaire s'est attachée à constituer une riche documentation à propos de Sainte-Beuve : lettres autographes, éditions diverses, livres de Port-Royal ou le concernant, etc.¹⁷ En 1937, l'Université a commémoré solennellement le centenaire du cours. Une rue Sainte-Beuve traverse aujourd'hui le quartier où l'écrivain logeait dans le voisinage des Olivier¹⁸.

Mais ce qui est plus important, c'est l'intérêt que le cours de Sainte-Beuve a éveillé et la place que Port-Royal et particulièrement Pascal ont prise dans la mémoire vivante des vaudois. En témoigne la pensée de Vinet et de Charles Secrétan, qui ont été deux figures marquantes de la théologie et de la philosophie au XIX^e siècle en Suisse romande.

Qu'a reçu Sainte-Beuve de son passage à Lausanne ? L'amitié des Olivier, la chaleur de leur foyer, la sympathie de ses auditeurs à un moment difficile de son existence. Mais surtout la connaissance de Vinet, ce croyant véritablement habité par Pascal – « il émane de Pascal » écrit Sainte-Beuve dès 1837¹⁹ –, alors que lui-même « pensait » son *Port-Royal*, et qu'allaient paraître le *Discours* de Cousin sur les *Pensées* et l'édition de Faugère.

Dans une note à la 3^e édition (1867) du *Port-Royal*, Sainte-Beuve a précisé une fois encore ce qu'il devait à Lausanne :

¹⁷ Catalogue BCU, Bibliographies et inventaires relatifs à Sainte-Beuve et à Port-Royal, p. 57 à 138.

¹⁸ Catalogue BCU, p. 53 sq., nos. 111 à 120.

¹⁹ SAINT-BEUVE, *op. cit.*, tome II, p. 1071.

L'incomparable profit moral que je retirerai du voisinage de M. Vinet et de mon séjour dans ce bon pays de Vaud, ce fut de mieux comprendre, par des exemples vivants ou récents, ce que c'est que le christianisme intérieur ; d'être plus à portée de me définir à moi-même ce que c'est, en toute communion, qu'un véritable Chrétien, un fidèle disciple du Maître, indépendamment des formes qui séparent. "Être de l'École de Jésus-Christ" : je sus désormais et de mieux en mieux ce que signifient ces paroles et le beau sens qu'elles enferment²⁰.

La disparité des tempéraments et des dons intellectuels entre Sainte-Beuve et Olivier est manifeste. Néanmoins, les relations entre eux sont caractéristiques des difficultés du dialogue entre romands et français. Elles ont été, en décembre 1845 déjà, analysées par Sainte-Beuve. Il écrit à Olivier : « Pourquoi cette vie littéraire d'ici (depuis que je vous connais) vous a-t-elle inspiré un mélange d'attrait et d'effroi ... Vous avez besoin de Paris, vous vous en êtes sevré de peur de l'aimer... au lieu d'y entrer franchement comme vous le pourriez, plume en main ». Sainte-Beuve, à qui on a fait la réputation de tout comprendre, a-t-il vraiment tout compris de Juste Olivier ? Il termine sa lettre par ces mots :

Bien qu'absent, je suis très présent de pensée dans tout ce qui vous agite, et j'y mêle ce sentiment personnel de tristesse qui me dit qu'avec tout ce passé sont rompus pour moi les derniers liens qui m'attachaient à quelque rivage. A vous, cher Olivier²¹.

L'aventure du séjour de Sainte-Beuve à Lausanne, commencée sous le signe et peut-être avec les illusions de la jeunesse, nous laisserait, en effet, sur une impression de tristesse s'il n'en était pas sorti le *Port-Royal*.

²⁰ *Id.*, tome I, p. 926

²¹ SAINTE-BEUVE, *Correspondance inédite avec M. et Mme Olivier*, publiée par Mme Bertrand-Olivier, Mercure de France, Paris, 1904, p. 390 et 391.